

Excuses faites aux Maîtres

Olivier Marboeuf, 27 décembre 2019

Chers mesdames et messieurs,

Universitaires prolifiques à la rigueur des plus fermes, penseuses ébouriffantes, intellectuel.les de renom, écrivains et plumes des joyaux de la presse française, meilleur.es d'entre nous, sans reproche et pourtant humbles, chers maîtres et maîtresses dont nous admirons la clémence, mais qui savent parfois nous donner la ferme tape quand cela est nécessaire pour dire l'amitié, la camaraderie et aussi le chemin à suivre si nous nous éloignons dans de sombres pensées, je dois ici au nom de tous ceux et de toutes celles qui vous ont porté offense, déposer à vos pieds si joliment chaussées des excuses plates et cependant vibrantes.

Je me suis égaré comme l'enfant qui goûte aux premiers plaisirs de l'ivresse dans une fête foraine. Qu'y avait-il donc à décoloniser qui ne le fut pas déjà et de la plus belle des manières ? Quel empressement soudain à noircir le portrait de la France en un funeste empire d'hier et d'aujourd'hui là où brillent pourtant de tous leurs éclats les feux les plus vifs de la démocratie ?

Que nous a-t-il pris de soudainement nous croire autoriser à parcourir sans votre aval bibliothèques et colloques ? A rôder dans les séminaires et à lire des littératures esclaves et sorcières ? Quel diable nous a saisis d'écrire sans nous soucier de la science ? Très vite, nous nous sommes perdus, c'était à prévoir. N'avons-nous pas sous-estimé la dure tâche de penser dont la charge courbe chaque jour votre dos et couvert de hurlements ignobles une Histoire écrite avec tant de noblesse ? Vous qui avez mesuré l'âme de chacun, qui avez senti dans votre chair la juste souffrance, vous qui avez donné à tous le goût de l'effort et de la récompense, que vous devez être déçus !

Dupés par des gauchistes et de viles rancœurs, égoïstes et ingrats frappent aux portes de l'Université et partout portent la gangrène et le doute. Je vous sais rongé.es, je vous vois affligé.es. Je n'ai pas assez de mains pour essuyer vos fronts. Ici, les jeunes filles lâchent les beaux romans et la poésie pour écrire des manifestes et réclament la peau des Maîtres. Là, les vigils fomentent et prennent la parole, les servantes s'allient aux jeunes hommes rebelles. Voilà la triste assemblée que j'ai vu de mes yeux ! Et nul bâton que le vôtre pour redresser ces fausses vérités qui agitent et embrouillent un peuple oublieux de votre bonté.

J'ai lu à pleins poumons dans les rues vos tribunes magnifiques et je peux vous assurer que j'ai vu des gens pleurer. Et d'autres qui acclamaient le retour de la parole libre, des mains baladeuses et d'une science élégante qui piétine les boniments indigènes. Peuples nus d'hier que vous tiriez de toutes vos forces de l'obscurité glaciale de l'ignorance, tribus abreuvées par votre vigueur, hurlent aujourd'hui au viol et à la réparation. J'ai été de ceux-ci l'espace de quelque temps. Je me suis perdu dans les bois ardents, à la limite des villes où s'écrivent dans le plus grand secret tant de discours de révolte. Les nègres s'imaginent prophètes et terroristes à la fois. Mais tout ceci n'est qu'écran de fumée et magie de pacotille. Tout comme moi, ils s'en rendront compte. Et bientôt, ils retrouveront le chemin de l'habitation. Les yeux baissés, ils viendront reprendre leur tâche quand ils ne vous demanderont pas conseil et même recommandation pour entrer dans quelques institutions respectables. Sur le chemin du retour où des voitures en feu éclairaient la nuit, j'ai croisé Vanneste¹ et son visage d'épouante, débraillé comme après la noce et je l'ai rassuré. Je l'ai pris dans mes bras et lui ai dit des mots que j'ai appris de vous. Il a sourit comme l'enfant ravi.

Sachez-le, ce que vous nous donnez chaque jour n'a pas de prix et chacun de vos mots est une musique qui nous revigore. Je venais ici interrompre ce repas de fête pour vous dire de ne pas flétrir face à la tâche, de ne pas douter face aux nombres, de continuer à nous éclairer de vos lumières qui tracent un chemin vers notre humanité plus grande. Ecrivez, écrivez jusqu'à ce vous soyez entendus et que soit rendue au silence qu'elle mérite la mauvaise fable décoloniale.

Votre serviteur qui espère être aussi votre ami.

¹ Christian Vanneste est un parlementaire français. En juin 2004, il présente un sous-amendement à la loi du 23 février 2005, selon lequel « *La Nation exprime sa reconnaissance aux femmes et aux hommes qui ont participé à l'œuvre accomplie par la France dans les anciens départements français d'Algérie, au Maroc, en Tunisie et en Indochine ainsi que dans les territoires placés antérieurement sous la souveraineté française. Les programmes scolaires reconnaissent en particulier le rôle positif de la présence française outre-mer, notamment en Afrique du Nord et accordent à l'histoire et aux sacrifices des combattants de l'armée française issus de ces territoires la place éminente à laquelle ils ont droit.* »